

Documenter le patrimoine antique en Russie impériale: la photographie à l'usage de l'archéologue

L'Académie des sciences de Russie était instruite en 1839 déjà des dernières évolutions techniques de ce qui allait bientôt devenir la photographie: calotypie, héliographie et daguerréotypie. Il faudra toutefois attendre le début des années 1860 pour qu'apparaissent les premières revues consacrées à la photographie et qu'ouvrent les premiers ateliers photographiques. Saint-Petersbourg, alors capitale impériale, connu comme toutes les grandes villes d'Europe un fort engouement pour cette nouvelle technique de reproduction, dès lors qu'elle devint suffisamment maniable.

Fig. 1
Exploration du tombeau peint du kourgane de Bol'shaja Bliznica. Aquarelle de F.I. Gross (1864).

L'institution d'une Commission archéologique impériale, en 1859, intervient au moment où la photographie est un art encore complexe et onéreux, auquel seule une élite peut s'adonner. Parallèlement, les terres conquises sur l'Empire ottoman à la fin du 18^e siècle, la Crimée en particulier, ont déjà livré de nombreux trésors que l'on cherche désormais à documenter avec une précision plus grande. Le Museum de Kertch s'attache ainsi dès 1862 les services d'un dessinateur qui se pique d'archéologie, Friedrich Gross, connu pour ses lithographies reproduisant les paysages de Russie méridionale. Le peintre s'activera à rendre le pittoresque des expéditions auxquelles il prend part, telle l'ouverture du kourgane de Bol'shaja Bliznica, sur la presqu'île de Taman. Les compositions peintes de la tombe N°2 seront ainsi reproduites par ses soins, à la lumière des bougies.

Le premier cliché fixant un des monuments archéologiques emblématiques de la ville de Kertch, le kourgane de Melek-Česmé, est daté de 1872. Mais l'usage de l'appareil photographique ne se propagera vraiment à l'archéologie qu'à partir des années 1890. A cette date, un nouveau directeur, Karl Duhmberg, est nommé au Museum. Il dénonce les lacunes de ses prédécesseurs, notamment l'absence d'une documentation



rigoureuse de la fouille, et appelle les membres de la Commission archéologique impériale à réaliser des plans, des dessins et des photographies. La commercialisation (en 1888) de l'appareil Kodak, portable à la main, favorise une telle démarche et son utilité à l'archéologie devient évidente. Dès lors, le photographe accompagnera régulièrement l'archéologue sur le terrain, davantage cependant pour saisir le pittoresque, voire capturer «l'instant» de la découverte, que pour servir les intérêts d'une mission scientifique encore mal définis.

Un héritage ancien à redécouvrir

Le lancement d'un programme de collaboration international conclu entre le Fonds National Suisse et les instances russes de la recherche scientifique allait offrir un cadre

propice à une redécouverte du matériel graphique et photographique accumulé durant les années de fonctionnement de la Commission archéologique impériale, de 1859 à 1917. L'Institut d'histoire de la culture matérielle, rattaché à l'Académie des sciences de la Fédération de Russie, est aujourd'hui le dépositaire de ces archives. Le partenariat liant la Section d'archéologie et des sciences de l'Antiquité de l'Université de Lausanne (par le biais du pôle de recherche «Etudes Bosporanes») à l'Institut de Saint-Petersbourg doit donner une impulsion profitable à la mise en valeur de ce patrimoine documentaire méconnu. Celui-ci recèle en effet de précieuses illustrations de monuments antiques aujourd'hui irrémédiablement endommagés, voire perdus.

Plus d'informations sur les travaux de l'institut russe: www.archeo.ru/struktura-1/nauchnyi-arhiv/antichnaya-dekorativnaya-zhivopis-bospora-kimmeriiskogo
Sur le pôle de recherche Etudes Bosporanes: www.unil.ch/eb.

Le champ d'action et les modalités qui président à l'usage archéologique de la photographie constituent le cœur de la problématique commune au partenariat russo-suisse. L'importance quantitative du matériel conservé imposait toutefois de restreindre la thématique de nos investigations: elles se sont naturellement portées sur les monuments de l'Antiquité gréco-romaine ornés de peintures – un domaine d'étude privilégié à l'Université de Lausanne. Les tombeaux peints de Kertch offrent en retour un terrain propice à l'exploration de ce gisement documentaire. Le corpus de ces monuments funéraires a

été dressé une première fois par Mikhaïl Rostovtseff, juste avant que n'éclate le premier conflit mondial. La classification chronostylistique adoptée par le savant dans son ouvrage consacré aux monuments peints de Russie méridionale fait du reste toujours référence: les compositions peintes y sont soigneusement décrites et illustrées, tantôt d'aquarelles, tantôt de photographies réalisées pour l'occasion. Or, les archives conservées à Saint-Pétersbourg étoffent considérablement notre connaissance du patrimoine décrit et étudié par Rostovtseff, qui n'avait pu viser l'exhaustivité, loin s'en faut, à l'heure de publier son ouvrage pourtant volumineux. Aquarelles, plans et photographies des monuments ouverts durant tout le 19^e siècle dans les nécropoles de Kertch nous renseignent tant sur cet extraordinaire patrimoine funéraire que sur les méthodes élaborées par les inventeurs des tombeaux pour en reproduire les compositions peintes le plus exactement possible.

couvrant l'intégralité de la surface du tombeau: l'éclairage uniforme de l'intérieur du monument, implanté à plusieurs mètres de profondeur et privé de lumière naturelle, constituait un défi technique que l'emploi de poudre-éclair (du magnésium) allait rendre possible. Dans l'ouvrage de Rostovtseff, les clichés photographiques sont sollicités davantage même que les aquarelles, dont l'exactitude vaut surtout pour le rendu chromatique des compositions peintes. L'importance de la photographie pour la documentation archéologique s'affirme dans le courant du 20^e siècle, à mesure que l'appareil photographique se fait plus facile d'emploi et peu onéreux. La photographie ne rend pas caduque la facture d'une reproduction graphique, plus apte à rendre avec exactitude couleurs et proportions, mais l'objectivité qu'on lui prête a sans doute contribué à aiguïser le regard de l'archéologue sur sa discipline et ses méthodes. *Pascal Burgunder, avec la collaboration de Marija Medvedeva et de Jurij Vinogradov*

Fig. 2
Paroi d'entrée du tombeau de Déméter. Photographie de E. Keppel' (1910).



Le tombeau de Déméter

La nouvelle de la découverte du tombeau de Déméter, sur un terrain privé, était parvenue en 1895 à Karl Duhmberg, directeur du Museum, qui dut longuement en négocier l'accès avec son cupide propriétaire. Les parois et la voûte du tombeau, entièrement enduites et peintes, firent sensation et le très bon état de conservation des compositions figuratives justifiait que l'on procédât à leur relevé minutieux. Aux aquarelles réalisées à l'échelle allait bientôt s'ajouter un lot de photographies

Bibliographie

- E. A. Musin (ed.), *Imperatorskaja arkeologičeskaja Komissija (1859-1917)*, Saint-Pétersbourg, 2009.
- M. I. Rostovtseff, *La peinture décorative antique en Russie méridionale*, Saint-Pétersbourg, 1913-1914, Paris, 2003 (traduction française dirigée par A. Barbet).
- Ju. A. Vinogradov, *Stranici istorii Bosporskoj arkeologii, Simferopol-Kertch*, 2012 (= *Bosporskie issledovanija* 27).

Crédit des illustrations

Archives de l'Institut d'histoire de la culture matérielle, Saint-Pétersbourg.